Vivre dans l'intervalle

Gheorghe LĂZĂRESCU

Colegiul Național „Sfântul Sava", București
"Sfântul Sava" National College, București
Personal e-mail: lazarescugh48@yahoo.com

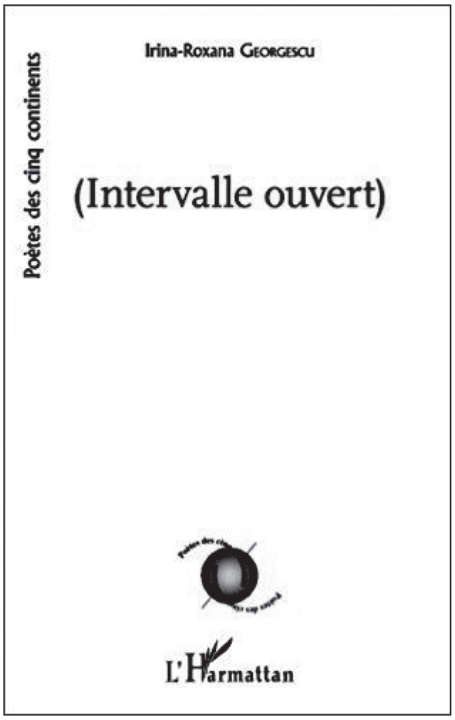
Living in the Interval

Written in French, the poetry volume *(Intervalle ouvert) (Open Interval)* reveals not only the inner beauty of a long monologue filled with cultural references that, without defining its endpoints, reinterprets facts and time, by giving back a puzzle of words and emotions, but also the prowess of an intriguing art of poetry. The title, written as in mathematics, using parentheses, reveals the certainty of doubts, empowering an absurd reality to devour the possible answers. We can also perceive traces of a social poetry welled from the constraints of routine. That is why this volume could be the promise of a great poetry author.

Keywords: collection «Poetès de cinq continents», debut, Romanian contemporary poetry, Francophone poetry, Irina-Roxana Georgescu, (Intervalle ouvert), intertextuality.

Paru aux éditions L'Harmattan, en 2017, dans la prestigieuse collection « Poètes de cinq continents », dirigée de 1995 à 2005 par Geneviève Clancy et, actuellement, par Philippe Tancelin, le recueil de poésie *(Intervalle ouvert)* de Irina-Roxana Georgescu intrigue dès le titre inédit. La collection porte ses efforts sur la découverte des voix les plus prometteuses de la jeune poésie contemporaine.

Cet *intervalle* n'est pas peuplé d'anges, mais d'angoisse, de routine, de souffrances, de questions sans réponses. Troublante identité du destinataire (au premier degré) de ce monologue intérieur. Ou plutôt non-identité, un possible – mais jamais tout à fait réel – interlocuteur muet, une ombre aux contours flous de l'absence. Car combien elle est forte, combien elle est brusque et vraie cette constatation : « tu me réponds par ce silence qui explose derrière moi » ! Troublante ambiguïté du temps des verbes : on lit « Je viens de te dire » (passé récent d'un dialogue qui paraît avoir eu lieu à la faveur d'une rencontre passagère – mais rien n'est sûr !), mais on serait tenté de lire : «Je viens te dire » (dans l'espoir d'une rencontre future, si proche



dans l'avenir qu'elle prend le visage et les verbes du présent). Basculé ainsi virtuellement entre le passé et le présent du futur, le lecteur ressent la pression, quasi onirique, du vécu d'une non-existence.

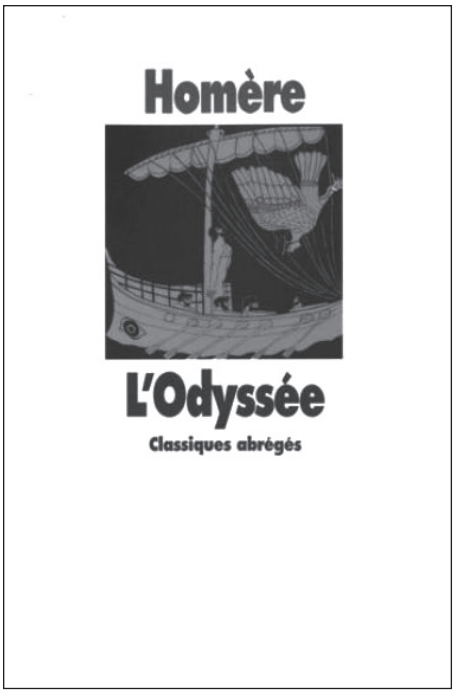
« Dans cet intervalle suspendu entre la vie et la mort / comme une ironie » – *intervalle* ou plutôt tunnel entre la vraie vie et la mort. L'intervalle c'est la vie vraie et non pas la vraie vie, car on a l'impression de lire en filigrane du poème tout entier les mots de Rimbaud : « Nous ne sommes plus au monde, la vraie vie est absente ». Le motto emprunté à Tahar Ben Jalloun nous avertissait dès le début : « Quelque chose d'essentiel nous manque ». D'ailleurs, comme une synthèse de ce monologue lyrique, à la fin, cet imparfait de toutes les durées et de toutes les douleurs : « Je voulais juste te dire combien tu me manques ». Et ce dramatique paradoxe : on peut ne pas vivre et pourtant vivre au jour le jour : « Et cependant j'existe, je parle, je travaille, / j'ai même le temps de me bagarrer, / de faire des plans, / de trouver des excuses » (p. 51). Quel meilleur symbole de l'inconsistant et de l'éphémère que le sable de la fin?

Ce poème est l'aventure d'un moderne Ulysse du quotidien; pas l'Ulysse héroïque de Homère, ni celui « heureux » de Joachim du Bellay, mais l'Ulysse de Joyce ou celui de Voronca, dont le voyage parcourt les mers houleuses des tréfonds de l'être et se heurte aux embûches de la ville moderne. C'est un monde du paraître ou bien de la difficulté pirandellienne de décider qui est authentique, de la personne ou du rôle, car « les masques réclament leur droit de vie » (p. 10). Le poème est à l'instar de la vie contemporaine qui foisonne de mots (tant et si bien que la réalité prend parfois l'allure postmoderne du dictionnaire : « vertu, vertige, violence, victoire, vicissitude » – d'ailleurs, une journée apparaît « comme une entrée de dictionnaire » – mais qui manque de Parole.

Comme dans un lyrique journal intime on égrène les jours qui se suivent mais sont tout aussi privés de sens, même si elles ne se ressemblent pas, un « tendre jeudi » (*clin d'œil* à Steinbeck) tenant en équilibre un autre jeudi, ruisselant du sang d'un crime. L'individu semble accablé par les péchés du monde, d'une humanité destructrice ; rien de définitif sinon la destruction dont elle est l'auteur : « Nous sommes des êtres de l'intervalle, / nos actes de destruction font la preuve du néant. » (p. 37)

La nature de ce poème-confession est définie par un vers qu'il contient et qui dit que « la confession est un cri d'identité / corrodant quelque chose en nous » (p. 23), ce qui veut dire poète et lecteur confondus, entraînés par *le moi* qui, aux confins de la maladie, de la folie même, se cherche et s'interroge : « Qui suis-je ? ».

Postmodernité, intertextualité et brillante érudition obligent : au détour d'un vers, au coin d'une phrase, on retrouve une figure familière : un Tzara,



un Botero, un Sartre ; le lecteur averti en est quelque peu rassuré de se retrouver de cette manière en pays de connaissance. Parfois un auteur célèbre est cité pour être (bien à propos !) contredit par une définition qui est l'essence même du poème : « l'enfer c'est l'absence de l'autre » (p. 14).

Vers énigmatique (pour moi tout au plus) – « On refuse la sortie de ce labyrinthe » (p. 23) –donc la sortie ne nous est pas refusée, mais on la refuse. Pourquoi ? À cause du doute tragique qu'on ne puisse combler l'absence, même échappés au labyrinthe (qui est à la fois en nous et en dehors de nous) ? Ou bien parce qu'on s'y complaît ? Qui sait ? La poète le sait-elle ? Et quand même elle le saurait, si moi, lecteur, je ne trouvais pas la réponse en moi, en quoi cela m'aiderait-il ? L'essentiel est que les vers m'invitent à y penser.

Ceci n'est pas une critique, mais un texte qu'a suscité l'émotion intense provoquée par la lecture du poème. Ce qui ne veut pas dire que moi-même sois sorti du labyrinthe ou que j'en aie déchiffré les énigmes. Mais le voudrais-je ? En ce qui me concerne, je commence à comprendre qu'on refuse, têtu Thésée – est-ce qu'on pourrait faire passer cette cacophonie pour une allitération ?! –, de quitter l'œuvre de Dédale. À condition, bien sûr, que le labyrinthe soit un poème comme celui-ci.